

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Québec et Bretagne catholiques : même combat de résistance de la marge ethnoreligieuse

Jean Simard

Numéro 13-14-15, printemps-automne 2008, printemps 2009

La résistance des marges : exploration, transfert et revitalisation des traditions populaires des francophonies d'Europe et d'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038422ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038422ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, J. (2008). Québec et Bretagne catholiques : même combat de résistance de la marge ethnoreligieuse. *Port Acadie*, (13-14-15), 79–90.
<https://doi.org/10.7202/038422ar>

Résumé de l'article

On a beaucoup exagéré les origines bretonnes du Québec. S'il est vrai qu'aux prémices du peuplement de la Nouvelle-France il y a des Bretons, il convient de préciser qu'ils ne sont pas les plus nombreux. En 1680, les Français qui ont déjà pris racine sur les rives du Saint-Laurent proviennent pour la plupart de Normandie et d'Île-de-France, les Bretons ne comptant que sept pour cent de cette population. S'agissant d'influence culturelle, il y a d'autres variables à considérer que les seules origines de la population. Comment expliquer par exemple la thèse de Gérard Morisset (1949) sur les sources bretonnes des maisons rurales de la région de Montréal, quand cette population venait d'ailleurs? Que penser aussi du succès qu'ont connu ici, au début du xx^e siècle et plus tard, les chansons de Théodore Botrel, ce poète breton qui fonda en 1904 à Pont-Aven son pèlerinage, le pardon des Fleurs-d'Ajoncs, et qui eut l'honneur d'être publié dans les cahiers *La Bonne Chanson* (1939) de l'abbé Charles-Émile Gadbois, alors que les chansonniers parisiens de la libertaine butte Montmartre n'y étaient pas admis? N'y a-t-il pas lieu de considérer que les liens unissant le Québec à la Bretagne iraient plutôt dans le sens d'un discours construit par une Église québécoise conservatrice, qui voyait dans la Bretagne catholique, nationaliste et réfractaire de ce temps la seule mère patrie acceptable pour un peuple qui avait préféré la Conquête à la Révolution? Le Québec et la Bretagne catholiques ne menaient-ils pas alors un même combat de résistance de la marge ethnoreligieuse? L'analyse des traditions religieuses communes aux deux marges servira à soutenir l'idée que les prétendues origines bretonnes du Québec relèvent plus du discours défensif des élites clérico-nationalistes québécoises du début du xx^e siècle que d'un examen attentif des faits.

Québec et Bretagne catholiques : même combat de résistance de la marge ethnoreligieuse

Jean Simard
Sainte-Louise (Québec)

Résumé

On a beaucoup exagéré les origines bretonnes du Québec. S'il est vrai qu'aux prémices du peuplement de la Nouvelle-France il y a des Bretons, il convient de préciser qu'ils ne sont pas les plus nombreux. En 1680, les Français qui ont déjà pris racine sur les rives du Saint-Laurent proviennent pour la plupart de Normandie et d'Île-de-France, les Bretons ne comptant que sept pour cent de cette population. S'agissant d'influence culturelle, il y a d'autres variables à considérer que les seules origines de la population. Comment expliquer par exemple la thèse de Gérard Morisset (1949) sur les sources bretonnes des maisons rurales de la région de Montréal, quand cette population venait d'ailleurs? Que penser aussi du succès qu'ont connu ici, au début du ^{xx}^e siècle et plus tard, les chansons de Théodore Botrel, ce poète breton qui fonda en 1904 à Pont-Aven son pèlerinage, le pardon des Fleurs-d'Ajoncs, et qui eut l'honneur d'être publié dans les cahiers *La Bonne Chanson* (1939) de l'abbé Charles-Émile Gadbois, alors que les chansonniers parisiens de la libertaire butte Montmartre n'y étaient pas admis? N'y a-t-il pas lieu de considérer que les liens unissant le Québec à la Bretagne iraient plutôt dans le sens d'un discours construit par une Église québécoise conservatrice, qui voyait dans la Bretagne catholique, nationaliste et réfractaire de ce temps la seule mère patrie acceptable pour un peuple qui avait préféré la Conquête à la Révolution? Le Québec et la Bretagne catholiques ne menaient-ils pas alors un même combat de résistance de la marge ethnoreligieuse? L'analyse des traditions religieuses communes aux deux marges servira à soutenir l'idée que les prétendues origines bretonnes du Québec relèvent plus du discours défensif des élites clérico-nationalistes québécoises du début du ^{xx}^e siècle que d'un examen attentif des faits.

Dans la suite des travaux de Paul Delarue et de Donatien Laurent — le premier pour avoir mis en évidence l'Irlande comme foyer de diffusion de formes et de motifs dans les contes canadiens, le second pour avoir précisé que le caractère celtique desdits contes trouve peut-être son origine dans la Basse-Bretagne qui aurait servi de trait d'union entre les répertoires narratifs de la France et du Canada français — Jean-Pierre Pichette postule à son tour que la double appartenance de la Bretagne à la culture des pays celtes et à la culture de la francophonie pourrait expliquer le cheminement d'un certain nombre de traditions canadiennes.

Pour faire un pas de plus dans ce questionnement, je me suis intéressé au cheminement de deux traditions religieuses qui proviennent de la Bretagne et qui ont connu un succès notoire en lointaine périphérie sur les rives du Saint-Laurent. Il s'agit du culte à sainte Anne, puis de la coutume d'ériger des croix et des calvaires le long des chemins.

Y a-t-il un lien de source, comme le veut une opinion largement répandue, entre ces traditions et les origines bretonnes de la population? Rien n'est moins sûr si l'on s'arrête au nombre d'arrivants dans la colonie aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Les compilations les plus récentes nous disent en effet que 477 Bretons se sont établis par mariage au Canada entre 1608 et 1765 par rapport à une population totale de 8 971, c'est-à-dire 5,3 %. Ils arrivent au septième rang quant au nombre après les émigrants venant de l'Ouest (Angoumois, Aunis, Poitou, Saintonge : 2 119), de la Normandie et du Perche (1 353), de Paris (Île-de-France, Brie et Beauce : 1 323), du Sud (Béarn, Comté de Foix, Dauphiné, Gascogne, Guyenne, Languedoc, Périgord, Provence, Roussillon et Savoie : 1 154), de l'Est (Alsace, Bourgogne, Champagne, Franche-Comté, Lorraine et Lyonnais : 716) et de la Loire (Anjou, Maine, Orléanais et Touraine : 646)¹. D'autres données tout aussi récentes² nous apprennent par ailleurs que ces 477 Bretons sont venus principalement de la partie française de la région, c'est-à-dire des départements actuels d'Ille-et-Vilaine, de Loire-Atlantique et de l'est des Côtes-d'Armor. S'il n'y a pas de liens directs entre la composition de la population d'origine et les traditions religieuses à l'étude, d'où vient que la religion populaire a souvent été mise en cause pour faire apparaître l'héritage breton au Québec? Et de quel héritage s'agit-il vraiment? De celui qu'on nous aurait légué par filiation directe du ^{xvii}^e siècle? Rien n'est moins certain quand on examine attentivement les faits.

Sainte Anne

Anne, mère de la Vierge Marie, grand-mère de Jésus-Christ, est une sainte bretonne. Il suffira, pour s'en convaincre, de consulter l'index des lieux du *Guide religieux de la France*³. Le nom de sainte Anne y apparaît trois fois et il renvoie à des lieux situés en Bretagne celtique : la chapelle Sainte-Anne-la-Palud dans le Finistère, l'abbaye Sainte-Anne-de-Kergonan

1. Yves Landry, « L'émigration normande en Nouvelle-France », *Le Québec à la rencontre de la Normandie – Actes du colloque de l'Amopa, 30–31 mai et 1^{er} juin 2006*, textes réunis par Aurélien Boivin et Cécile Fouache, Rouen, Institut pluridisciplinaire d'études canadiennes de l'Université de Rouen, 2007, p. 23–29.
2. Marcel Fournier, *Les Bretons en Amérique française, 1504–2004*, Rennes, Les Portes du large, 2005, p. 69.
3. *Guide religieux de la France*, Paris, Librairie Hachette (Bibliothèque des Guides bleus), 1967, 1235 p.

et le pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray dans le Morbihan. Le sanctuaire d'Auray est le plus connu et le plus fréquenté de tous les lieux de culte européens dédiés à sainte Anne. Il en est un autre, situé en Amérique du Nord celui-là, qui l'égale probablement par le rayonnement et la fréquentation. Il s'agit de Sainte-Anne-de-Beaupré, situé près de Québec. Beaupré dépendrait-il d'Auray, comme prétendument la Nouvelle-France de la Bretagne? C'est, en tout cas, ce que laisse entendre l'historien de l'art religieux Louis Réau quand il affirme : « *Les Bretons ont transporté le culte de leur patronne au Canada où fut organisé en son honneur le pèlerinage de Sainte-Anne-de-Beaupré.* »⁴

Rappelons les événements. En 1624, sainte Anne apparut à un paysan breton qui avait pour nom Yves Nicolazic. Elle lui demanda de faire construire une chapelle dans un champ, où elle avait été autrefois honorée. L'année suivante, il y découvrit une antique statue provenant du lieu de culte primitif qui était dédié à la sainte dès le ^{viii}e siècle, un lieu nommé KerAnna, c'est-à-dire « village d'Anne ». L'évêque de Vannes conclut favorablement après enquête à l'authenticité de l'apparition. Une messe fut célébrée le 26 juillet 1625 à l'occasion de la pose de la première pierre d'un sanctuaire nouveau. Les carmes le prirent en charge après les premiers capucins et animèrent des pèlerinages, ou pardons, qui attirèrent toute la Bretagne. De la statue de sainte Anne mutilée pendant la Révolution, un fragment demeure enchâssé dans le socle d'une nouvelle statue, couronnée le 30 septembre 1868. La basilique actuelle, commencée en 1865 dans l'emplacement du sanctuaire du ^{xvii}e siècle, fut consacrée le 8 août 1877. Sainte Anne sera quant à elle proclamée officiellement patronne de la Bretagne le 26 juillet 1914⁵. Les gens du pays chantent depuis ces temps :

Sainte Anne, ô bonne mère
Toi que nous implorons
Entends notre prière
Et bénis tes Bretons

4. Louis Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, tome III : Iconographie des saints, I, p. 92. Notons que le culte à sainte Anne voit le jour à Jérusalem, où une église située sur le lieu de naissance de la Vierge lui fut dédiée aux premiers temps de l'ère chrétienne. En Occident, son culte est tardif et éphémère; il ne se développe qu'à la fin du Moyen-Âge, puis décline et s'éteint sauf en Bretagne et en Amérique du Nord.
5. *Guide religieux de la France*, op. cit., p. 881. Voir également J. Buléon et E. Le Garrec, *Sainte-Anne-d'Auray – Histoire du pèlerinage*, Abbeville, Éditions Charles Paillart, 1923, 128 p.

Le peintre-écrivain Henri Queffélec se rappelle avoir chanté le cantique durant toute son enfance : « *J'apercevais partout des statues de sainte Anne, elle ne pouvait pas ne pas être du pays.* »⁶

Le pèlerinage d'Auray commençait à peine que les missionnaires français en Amérique du Nord propageaient déjà le culte à sainte Anne. Une première chapelle fut dédiée à la sainte bretonne dès l'automne 1629, quand le capitaine Charles Daniel et ses hommes, accompagnés des jésuites Barthélémy Vimont et Alexandre Vieux-Pont, montèrent leur camp où se trouve aujourd'hui Englishtown en Nouvelle-Écosse⁷. De 1632 à 1654, les missions d'Acadie furent confiées aux capucins. Or on sait que les capucins furent les premiers à assister Nicolazic dans la promotion du pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray. Peut-être y a-t-il une filiation directe pour l'Acadie, dont près de 16 pour cent des gens établis par mariage entre 1605 et 1758 provenaient de Bretagne⁸.

En 1658, une trentaine d'années après les premières apparitions en Bretagne, le sulpicien Gabriel de Queylus, en sa qualité de grand-vicaire de l'archevêque de Rouen au Canada, choisit sainte Anne pour patronne de l'église de Petit-Cap, aujourd'hui Sainte-Anne-de-Beaupré. Rappelons encore les événements, qui accusent un mince décalage chronologique entre Beaupré et Auray. Tout commence ici par un naufrage. En 1662, trois voyageurs, M. de la Martinière, Pierre le Gascon et un certain Léquille sont assaillis par une tempête, près de Petit-Cap. Leur barque chavire. Ils font un vœu à sainte Anne. Sans autre soutien qu'une faible épave, ils s'accrochent pendant vingt-quatre heures et affrontent les flots déchaînés. Le lendemain matin, ils se retrouvent sur le rivage. Reconnaisants, ils vont remercier leur bienfaitrice dans son église et racontent au curé Morel la protection extraordinaire, voire miraculeuse, dont ils viennent de bénéficier⁹. On devine facilement le retentissement qu'eut un tel événement, de Sainte-Anne jusqu'à Québec. La même année, M^{gr} de Laval donne une statue en bois doré, à laquelle les contemporains attribuent des vertus miraculeuses : « *Ce fut alors que Dieu commença d'opérer des guérisons par l'image miraculeuse de sainte Anne qui y fut mise vers l'an 1661 ou 1662* », narre un témoin de l'époque¹⁰.

Le pèlerinage, qui naît en 1662, garde des dimensions modestes jusque dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En 1872 commence la construction d'un vaste bâtiment, qu'un incendie détruira en 1922 et

6. Henri Queffélec, *Promenades en Bretagne*, Paris, André Balland, 1969, p. 192.

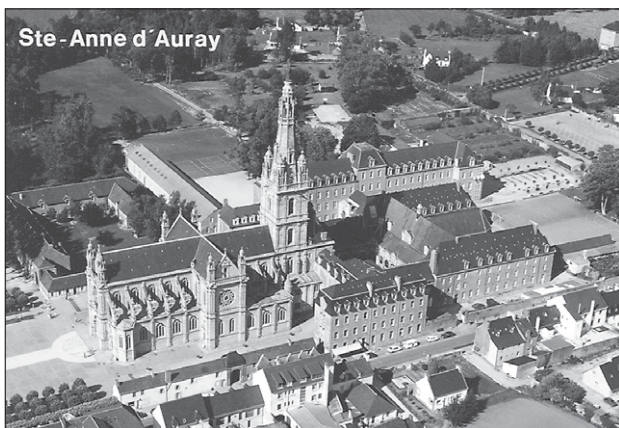
7. Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin, *Sainte-Anne-de-Beaupré – Trois cents ans de pèlerinage*, Sainte-Anne-de-Beaupré, 1984, p. 7.

8. Fournier, *op. cit.*, p. 37.

9. Gagné et Asselin, *op. cit.*, p. 12.

10. *Id.*, p. 38.

qu'on remplacera pas la basilique actuelle. En 1876, sainte Anne est choisie comme patronne du Québec. Deux ans plus tard, une communauté de religieux, les rédemptoristes, prend en charge le sanctuaire. En 1887, Léon XIII accorde à Sainte-Anne le titre de basilique mineure et autorise le couronnement de la nouvelle statue miraculeuse. Dès lors, Beaulieu devient un centre national de pèlerinage et participe au vaste mouvement de renaissance des pèlerinages à travers la chrétienté. La fin du XIX^e siècle voit apparaître une sorte de standardisation des grands pèlerinages, où Sainte-Anne-d'Auray et Sainte-Anne-de-Beaulieu se ressemblent parce qu'ils ressemblent à tous (**ill. 1 et 2**).



1. Basilique de Sainte-Anne-d'Auray érigée en 1865 (carte postale M. Chevret, Les Éditions du Gabier, Conches).



2. Ancienne basilique de Sainte-Anne-de-Beaulieu construite en 1872 (photo Livernois, Archives nationales du Québec à Québec, Fonds Action catholique, P429, P515-26).

On le voit, la courbe de croissance des deux sanctuaires se confond : des débuts modestes au ^{xvii}^e siècle, une longue période de survie qui s'étend jusqu'au troisième quart du ^{xix}^e siècle, puis la renaissance moderne qui commande la standardisation. Ce sera une vaste nef pour recevoir un nombre grandissant de pèlerins, une *Scala Santa*, une source et une statue miraculeuses, parfois une chapelle primitive : à Auray la maison de Nicolazic, à Beaupré la chapelle dite commémorative. Auray précède généralement Beaupré : de sept ans pour le bâtiment moderne, de 19 pour le couronnement de la statue. Pour la proclamation de sainte Anne comme patronne du pays, c'est l'inverse. Anne est nommée patronne du Québec 38 ans avant qu'elle le devienne pour la Bretagne. Reste le lien d'origine. On aurait tort de douter qu'une réelle filiation existe dès le départ entre les deux plus grands sanctuaires dédiés à sainte Anne dans le monde. Cette filiation serait toutefois indirecte, si l'on en croit une vie manuscrite de M. de Queylus, dont une copie est conservée aux archives des sulpiciens à Montréal. Le biographe assure en effet que le nom de sainte Anne a été choisi par M. de Queylus lui-même pour rappeler un trait de la piété de Jean-Jacques Olier, fondateur de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, qui, au retour d'un pèlerinage à Auray, avait fait construire à Paris une chapelle à sainte Anne¹¹. Si Beaupré dépend d'Auray dès l'origine, c'est moins par les Bretons que par les messieurs de Saint-Sulpice de Paris, qui entendaient de la sorte honorer leur fondateur. Les premiers témoignages ne font d'ailleurs jamais allusion aux sources bretonnes de la dévotion. Tout au contraire et dès 1670, M^{gr} de Laval lui-même affirme son caractère distinctif et identitaire :

Rien ne nous a aidé plus efficacement à soutenir le poids de la charge pastorale de cette église naissante que la dévotion spéciale que portent à sainte Anne tous les habitants de ce pays, dévotion qui, nous l'assurons avec certitude, les distingue de tous les autres peuples.¹²

Si l'on se fie au nombre de chapelles, d'églises et de paroisses qui ont été consacrées à la sainte de Beaupré au long des siècles au Québec et dans toute l'Amérique du Nord, on devra donner raison au premier évêque de la Nouvelle-France. Au Québec seulement, sainte Anne donne son nom à 14 municipalités civiles, tandis que 25 paroisses y ont tenu un jour ou l'autre un pèlerinage : trois au ^{xvii}^e, cinq au ^{xviii}^e, quatorze au ^{xix}^e, trois au ^{xx}^e siècle. On compte aux États-Unis plus de 300 églises ou chapelles dédiées à sainte Anne. Le développement de ces lieux de culte suit l'itinéraire

11. *Id.*, p. 10.

12. *Id.*, p. 16.

d'implantation des Canadiens français au sud de notre frontière. Il est aussi, dit-on, un autre phénomène qui distingue les habitants de ce pays de tous les autres peuples — d'Amérique du Nord tout au moins — et que l'on associe à la Bretagne, c'est celui des croix et des calvaires.

Croix et calvaires

Les calvaires appartiennent à la Basse-Bretagne comme ses mégalithes et sa langue. Qu'elles soient rouelles, celtiques ou templières, pattées ou droites, de granit ou de schiste, de bois ou de fer, simples ou ornées d'une centaine de personnages, les croix marquent le paysage de Bretagne depuis le haut Moyen-Âge. Celles qui précèdent le ^{xvi}^e siècle s'y comptent par milliers, alors qu'elles sont rares sur le continent européen. Nulle part ailleurs une telle densité et une telle richesse n'existent : 3 135 dans le seul département du Finistère¹³, qui compte les célèbres calvaires de Tronoën, de Plougastel-Daoulas, de Saint-Thégonnec et de Guimiliau; des tableaux de la passion de Jésus-Christ qui mettent en scène jusqu'à près de 200 personnages sculptés aux ^{xv}^e, ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Les croix bretonnes sont le plus souvent taillées dans le granit, surtout dans l'ouest de la péninsule, en pays bretonnant. À l'est, dans la région de Rennes, elles sont plutôt de bois, d'un genre plutôt uniforme, sans figuration, aux extrémités bouletées, hautes. Les plus anciennes dans ce genre datent de la fin du ^{xix}^e siècle. Autour de Nantes, elles sont plutôt de fer. Elles répondent à trois types : un modèle industriel ajouré qui rappelle les croix funéraires, un second, industriel aussi, aux formes pleines et arrondies, et enfin les croix de fer forgé. Aucune ne précède le ^{xix}^e siècle¹⁴. Les croix de l'est de la Bretagne rappellent étrangement celles du Québec.

Les croix de chemin sont partout présentes sur le territoire du Québec, mais de façon inégale. Elles se retrouvent pour leur plus grand nombre au centre du pays, dans la vallée du Saint-Laurent, là où vit une population traditionnellement francophone et catholique, tandis qu'elles se raréfient à la périphérie, à mesure que l'on s'approche de la mer anglophone et protestante. Un inventaire systématique, mené sous ma direction dans les années 1970, a permis d'en dénombrer 2 863¹⁵. Certaines sont en pierre

13. D'après l'inventaire d'Yves-Pascal Castel, *Atlas des croix et calvaires du Finistère*, Quimper, Société archéologique du Finistère, 1980.

14. Gwenc'hlan Le Scouëzec et Jean-Robert Masson, *Pierres sacrées de Bretagne – Croix et sanctuaires*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, 276 p.

15. Jean Simard et Jocelyne Milot, *Les croix de chemin du Québec – Inventaire sélectif et trésor*, Québec, Les publications du Québec, « Patrimoines-dossiers », 1994, 525 p. Ce nombre peut être porté à environ 4 000 si l'on se fie aux relevés du Macro-inventaire du patrimoine québécois, réalisés de 1977 à 1986 par le ministère de la Culture et des Communications. Il inclut vraisemblablement d'autres types de croix, comme les calvaires de cimetière et les croix de sommet.

et elles sont peu nombreuses. D'autres sont en fer. Le plus grand nombre est toutefois en bois. Formellement, elles appartiennent à trois types. Il y a tout d'abord la croix simple, construite par l'habitant, parfois équarrie à la hache; assemblée à mi-bois, elle est souvent ornée d'un motif aux extrémités ou à la rencontre de la hampe et de la traverse. On a ensuite la croix aux instruments de la passion, œuvre d'artisan, de menuisier ou de forgeron. Nettement plus élaborée que la précédente, elle se retrouve surtout le long des belles terres agricoles. Il y a enfin le calvaire, qu'on identifie par la présence du personnage de Jésus-Christ, parfois aussi de ses compagnons et compagnes qui l'ont assisté durant son supplice et à sa mort.

C'est à un jésuite né à Québec, le père François-Xavier Regnard Duplessis (1694–1771), qu'il faudrait peut-être attribuer la paternité des calvaires. Ce dernier a passé une bonne partie de sa vie en France à prêcher des retraites dans des tournées missionnaires, comme le faisait en ce temps Louis-Marie Grignon de Montfort en Haute-Bretagne, dans les diocèses de Nantes, de Rennes et de Saint-Brieuc, et comme l'avaient fait avant eux Michel Le Nobletz en Basse-Bretagne et Jean Eudes dans la région de Saint-Malo. Adressant des lettres à ses sœurs, Marie-Andrée Duplessis de Sainte-Hélène et Geneviève Duplessis de l'Enfant-Jésus, toutes deux religieuses à l'Hôtel-Dieu de Québec, le père Duplessis ne cesse de décrire ses expériences de missionnaire, au cours desquelles il érige et bénit des calvaires. En 1740, il relate l'érection d'un calvaire à Arras (Pas-de-Calais) et traite des bienfaits qui en découlent. Dans l'une de ses dernières lettres, datée du 9 février 1749, il peut écrire : « *Je suis charmé qu'on commence à planter des calvaires en Canada. Cela fait faire aux passants bien des actes d'amour de Dieu.* »¹⁶

Les croix de chemin furent précédées par celles des explorateurs, des « découvreurs de pays », qui plantèrent une croix en signe de prise de possession officielle au nom du roi de France. Jacques Cartier pour sa part en laissa cinq au cours de ses deux premiers voyages : une première, le 12 juin 1534, dans la baie des Homards sur la basse Côte-Nord, une deuxième dans la baie de Gaspé, une troisième dans la baie Pashashibu, près de Natashquan, une quatrième sur l'île Saint-Quentin à Trois-Rivières, puis une cinquième, le 31 mai 1536, près de la rivière Saint-Charles, à Québec :

Le 3^e jour de mai et fête de Sainte Croix, solennité et fête, le capitaine fit planter une belle croix, de la hauteur d'environ trente-cinq pieds de longueur, sous le croisillon de laquelle

16. Claire Gagnon, « Le calvaire de Saint-Augustin et l'Hôtel-Dieu de Québec », inédit, Archives de folklore et d'ethnologie, Division des archives, Université Laval, 1978, p. 55.

il y avait un écusson, en bosse, des armes de France et sur icelui était écrit en lettres attiques : FRANCISCUS PRIMUS, DEI GRATIA FRANCORUM REX, REGNAT.¹⁷

Selon des estimations récentes¹⁸, la France compterait entre 15 000 et 20 000 croix étalées sur ses 800 000 kilomètres de routes communales et départementales. Elles sont présentes dans toutes les régions, mais varient dans leurs formes comme dans leurs matériaux. Dans les Vosges et le Jura, elles sont en grès rose ou gris, en tuf dans le Cantal, en pierre volcanique dans la haute Auvergne, en calcaire dans la Champagne et la Normandie, en granit dans l'Auvergne et la Bretagne. Ailleurs elles sont fabriquées dans des matières provenant de l'extraction minière : ainsi pour l'Ariège, qui compte des centaines de croix en fer forgé, et pour la Champagne méridionale, où l'on trouve des croix coulées en fonte. Plus à l'est, on les a faites en bois, mais elles sont peu nombreuses. On l'a dit, c'est en Bretagne péninsulaire, particulièrement dans le Finistère, qu'elles se trouvent en plus grand nombre et sont aussi les plus anciennes. Elles tracent les frontières du christianisme celtique, qui s'enracine d'abord outre-Manche, en Irlande, en Écosse, dans le pays de Galles et le sud-ouest de l'Angleterre, puis se transporte en Armorique, peut-être dès le VII^e siècle. L'aire des croix archaïques de Bretagne, que l'on nomme traditionnellement « croix celtiques » pour qualifier tout à la fois leur forme, leur origine et leur référence culturelle, coïncide exactement avec le champ d'expansion de l'Église celtique sur le continent, c'est-à-dire en Basse-Bretagne. Cette Église, d'origine orientale et de structure monastique, se situe en marge de l'organisation romaine qui se répandra en Europe à l'époque carolingienne. Elle marque très tôt son territoire du symbole cruciforme et contribue ainsi très fortement à la construction identitaire du peuple breton, qui, du IX^e au XVI^e siècle, gère sa destinée de façon indépendante, pendant que l'Église celtique y connaît son âge d'or.

La Haute-Bretagne, pour sa part, subit résolument l'influence française dès le rattachement du duché au XVI^e siècle, et ses croix en délimitent précisément les contours. C'est ainsi que dans les régions de Saint-Malo, de Dol et de Rennes, nous retrouvons les mêmes croix que dans le Maine et la Normandie. Elles sont ornées à leurs extrémités de motifs géométriques et sont souvent garnies, à leur pied ou à leur sommet,

17. Paul Carpentier, *Les croix de chemin : au-delà du signe*, Ottawa, Musées nationaux du Canada, Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle, « Mercure », n° 39, 1981, 484 p.

18. Alain Chaignon, « Croix de chemin : au carrefour des croyances », *Détours en France*, n° 20, 1995, p. 79-83.

d'une niche qui loge une statuette de saint¹⁹, comme la masse des croix de chemin du Québec. Dans la région de Nantes, les croix de fer s'ornent de motifs que l'on retrouve fréquemment sur les croix de fer du Québec : losanges, fers de lance, rayons, parfois aussi instruments de la passion²⁰. À Nantes comme à Rennes, les plus anciennes croix, nous l'avons dit, ne précèdent pas le ^{xix}^e siècle, comme au Québec. Si les croix de chemin du Québec trouvent leur origine en Bretagne, ce n'est certainement pas en pays celtique. Ce sera en pays gallo et dans les régions voisines de l'Ouest (**ill. 3 et 4, 5 et 6**).



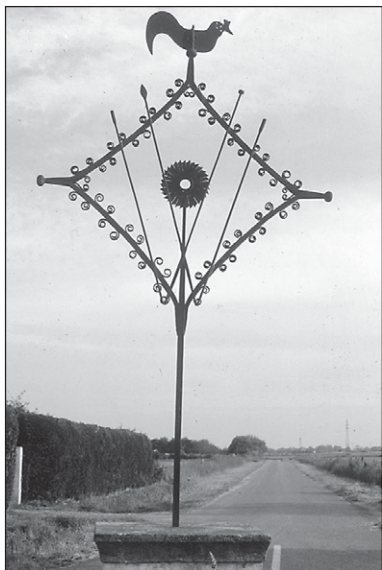
3–4. Croix de chemin en bois : Plevenon, près de Rennes en Bretagne, et Saint-Roch-des-Aulnaies au Québec (photos de l'auteur, 1994 et 2003).

* * *

À l'examen attentif des faits, l'on doit se rendre compte qu'on a beaucoup exagéré les origines bretonnes du Québec. Il est vrai que les croix et les calvaires ont, en Bretagne, une présence remarquable, vrai aussi que Jacques Cartier, Breton lui-même, fit planter des croix à mesure qu'il avançait dans la découverte du Canada. Il est par ailleurs important d'ajouter que la présence des croix et des calvaires est surtout remarquable en Basse-Bretagne, alors que le découvreur du Canada venait de la Haute-Bretagne. Les croix de découverte — et les croix de chemin qui ont suivi — tirent en effet leur inspiration de la Bretagne de l'est et des régions circonvoisines. Le phénomène artistique de

19. Le Scouëzec et Masson, *op. cit.*, p. 243–250.

20. *Id.*, p. 251–268.



5–6. Croix de chemin en fer : Campbon, près de Nantes en Bretagne, et Château-Richer au Québec (photos de l'auteur, 1994 et 1978).

renommée internationale que constituent les calvaires monumentaux et les croix celtiques appartient à un autre monde. Le cas de sainte Anne est différent. Les lieux de culte dédiés à la patronne de la Bretagne sont essentiellement en pays bretonnant. Mais c'est presque par accident que le lieudit Petit-Cap²¹, situé à une trentaine de kilomètres à l'est de Québec, finit par être qualifié du nom de la sainte armoricaine. Si M. de Queylus avait choisi de rappeler le pèlerinage que fit M. Olier à Notre-Dame du Puy, en Auvergne, plutôt qu'à Sainte-Anne-d'Auray, on parlerait peut-être avec moins de conviction aujourd'hui des origines bretonnes du Québec. Mais on y ferait probablement encore référence du fait que l'Église du Québec a accueilli à bras ouverts les communautés religieuses — dont plusieurs bretonnes : Frères de l'Instruction chrétienne, Montfortains, Filles de la Sagesse — chassées de France à partir de 1880 par le gouvernement de la III^e République. Comment expliquer autrement le succès qu'ont connu ici, au début du xx^e siècle et plus tard, les chansons de Théodore Botrel, ce poète breton qui fonda en 1904 à Pont-Aven son pèlerinage, le pardon des Fleurs-d'Ajoncs, et qui eut l'honneur d'être publié dans les cahiers

21. Petit-Cap désignait autrefois le lieu occupé aujourd'hui par le sanctuaire. Il nomme maintenant un promontoire, situé plus à l'est, où se trouve le Château Bellevue, résidence d'été des prêtres du Séminaire de Québec.

La Bonne Chanson (1939) de l'abbé Charles-Émile Gadbois²², alors que les chansonniers parisiens de la libertaine butte Montmartre n'y étaient pas admis? Comment expliquer aussi la thèse d'un Gérard Morisset (1949) sur les sources bretonnes des maisons rurales de la région de Montréal quand cette population venait d'ailleurs?²³

N'y a-t-il pas lieu de considérer que les liens unissant le Québec et la Bretagne iraient plutôt dans le sens d'un discours construit par une Église québécoise conservatrice, qui voyait dans la Bretagne catholique, nationaliste et réfractaire de ce temps, la seule mère patrie acceptable pour un peuple qui avait préféré la Conquête à la Révolution? Dès lors, pourquoi ne pas postuler que ce qui a été jusqu'à ce jour présenté comme des causes serait en réalité des effets? Si l'on admet que les effets ont leur origine dans le discours clérical-nationaliste du début du xx^e siècle, qui prônait le caractère indissoluble des liens entre religion, langue et nationalité, on découvrira peut-être ce qui, dans la Bretagne de l'époque, pouvait attirer la sympathie de l'élite du Québec, c'est-à-dire le même combat de résistance face à un pouvoir central qui remettait en question la marginalité ethnoreligieuse des uns et des autres.

22. Jean-Nicolas De Surmont, *La bonne chanson – Le commerce de la tradition en France et au Québec dans la première moitié du xx^e siècle*, Montréal, Triptyque, 2001, 215 p.
23. Gérard Morisset, *L'architecture en Nouvelle-France*, Québec, les Éditions du Pélican, « Champlain », p. 32.



Denise Lamontagne



Denise Lamontagne, Micheline Laliberté, Pierre-Yves Mocquais et Jean Simard



Jean Simard